

La question du travail dans une É/école¹ de psychanalyse ?

Ce travail ponctue deux années de lecture et d'échanges au sein de l'atelier relevant de l'enseignement d'accueil de l'École, ayant eu pour objet la lecture des lettres à l'EFP consacrée aux « journées des cartels d'Avril 1975 ». Mais est-il possible de se poser cette question de la même façon qu'il y a un an, après deux épisodes de confinement² ayant entraîné par deux fois l'annulation de la rencontre publique prévue à l'ITP ?

Il s'est avéré impossible pour notre groupe de travail de transposer les interventions prévues pour être énoncées devant un auditoire de personnes physiques sur un support de visio-conférence dont nous savions d'emblée que certains membres de l'École n'y auraient pas accès, ce qui de fait les excluait de ce temps de travail. Ce sentiment d'impossibilité n'était pas dû à la seule technique, prise comme outil au service de nos travaux, mais plutôt à la façon dont le texte lu nous aura traversés, travaillés, jusqu'à faire émerger cette proposition, à savoir un dispositif en deux et même trois temps venant remplacer l'intervention prévue du 22/03/2020 déjà repoussée au 14/11/2020.

Des nombreuses paroles échangées au fil de la lecture de ces lettres à l'EFP dans notre groupe de travail ont donné lieu à quelque chose qui se sera écrit au cours de ces mois et qui, je l'espère, viendra se donner à lire dans l'écart de nos textes comme contour d'une trace de ce qui n'aura pu être dit à l'adresse d'un public plus large mais qui, pour ma part, m'aura marquée au cours de la participation à cet atelier et au-delà. Gageons qu'entre les lignes de nos textes quelque chose en sera entendu.

¹ École avec une majuscule marque pour ma part l'École comme institution, école sans majuscule marque cette dimension de l'école (faire école) au-delà de l'École comme dimension d'une transmission d'un discours ne se limitant pas au seul seuil institutionnel. L'École a un dedans et un dehors, l'école est mœbienne. Il peut arriver que École et école se recouvrent, se disjoignent, se confondent. Le passage à l'écriture oblige à choisir une graphie. Mais ce texte était destiné à être dit oralement là où peut s'entendre la mise au travail persistante de cette tension entre École et école pour une É/école de psychanalyse. L'équivoque peut subsister tout au long du texte au gré de la lecture qui en sera faite par celui qui le lit/e.

² Confinement suite à épidémie de la Covid-19.

Le premier temps sera donc celui d'une diffusion de ces textes percutés par le réel du temps, remaniés, retravaillés, puis l'offre d'une circulation épistolaire à partir de leurs effets supposés au sein de notre école, et enfin quand il sera possible un nouveau temps de paroles échangées comme l'on dit « en présence ».

Rejoignant le rythme de ces mathématiciens du 18^e siècle qui arrivèrent bien à former communauté malgré la distance géographique entre les corps empêchant les réunions fréquentes, c'est par le support de ce qui s'écrit que nous suivrons l'expérience proposée par Lacan comme modèle pour les analystes de ce que serait une communauté de travail. Pourtant on notera que si d'après lui les mathématiciens ont affaire à la mathématique, comme à une personne, plus une personne, il indique que « c'est différent pour la psychanalyse » [...] qui, dit-il, est à créer³ ».

Par ailleurs, à la toute fin de ces journées d'avril 1975, Lacan dit avoir « quand même [...] avoué un peu ce qu'il y a derrière cette espèce de proposition tâtonnante que représente le cartel⁴ ».

Ces propos m'ont semblé avoir une fonction toute aussi énigmatique que la question du (+1) (plus une personne) qui aura permis à Lacan de mettre au travail son école sur ces questions en tentant à la fois de lever la méconnaissance sur les effets de leader dans les groupes de travail, tout en engageant ce travail par son style d'énonciation dans la dimension de l'énigme, à l'entre du dire et du corps, comme mi-dire. Il oriente ainsi de fait la mise au travail de son école sur ces questions dans un rapport au savoir qu'il s'agirait de poser, comme dans *L'envers de la psychanalyse*, dans un questionnement relevant d'un « comment savoir sans savoir⁵ ».

³ « Un mathématicien à affaire dans la mathématique, à une personne » [...] « Un mathématicien a très bien le sentiment de ce qui passe ou de ce qui ne passe pas. Auprès de quoi et auprès de qui ? Ce n'est pas la communauté mathématique qui est le dernier juge [...] Ce n'est pas du tout la même chose pour l'analyse, parce que l'analyse est à créer. [...] », J. Lacan, Journée des cartels d'avril 1975, in *Lettres de l'EFPP*, Bulletin intérieur de l'École Freudienne de Paris, n° 18, avril 1976, p. 256.

⁴ *Ibid*, p. 258.

⁵ « Quelles structures collectives pourraient ne pas démentir le réel en jeu dans la psychanalyse ? La réponse que constitue l'école désigne ce réel comme le réel d'où se forme l'analyste. Lacan a proposé deux formations d'école : les cartels et la procédure de la passe. » Texte d'accueil de l'École de Psychanalyse Sigmund Freud, <https://epsf.fr/accueil/sur-lecole/>

Une énigme⁶ n'y suffisant pas, le paradoxe que Lacan nous propose également dans ces journées m'a frappée. Comment à la fois tenir à cette forme particulière du cartel au point d'en faire un point d'entrée dans son École et affirmer lors de ces journées qu'« il n'y a aucune espèce de véritable réalisation du cartel⁷ » ?

Aujourd'hui, nous pouvons faire le même type de constat, la forme canonique du cartel et son fonctionnement sont rarement effectifs et pourtant nous tenons toujours à cette forme particulière par rapport à celle du groupe de travail, avec cette idée diffuse que travailler en cartel garantirait l'effectivité d'un travail en commun relevant de l'analytique tandis que la forme de groupe de travail serait entachée d'une suspicion de dérive imaginaire propre au groupe. Que vaut ce sentiment ? La forme du cartel garantirait-elle donc effectivement la qualité analytique du travail qui s'y déroule ?

De même, ce terme d'« analytique » appliqué au travail en commun des analystes dans une école nous a paru lui aussi énigmatique lors de notre lecture commune. En effet, là aussi, il y aurait un paradoxe : si un analyste ne l'est que pour un autre (l'analysant) qui le met à cette place quand il est en fonction dans le dispositif de la cure, il ne peut donc en tant qu'analyste exister dans un travail analytique en commun avec d'autres (analystes). Hors du dispositif de la cure comment donc mener un travail en commun des dits-analystes qui permettrait de toucher au réel d'une pratique à chacun singulière ? Cette question-là, Lacan aura tenté d'y répondre en 1964 par l'invention des dispositifs des cartels puis en 1967 par celui de la Passe.

Un cartel particulier qui est celui du dispositif de passe à l'EpSF semble répondre à cette structure idéale du cartel proposée par Lacan : le tirage au sort des membres des cartels au sein du collège, la durée limitée, la constitution en 4+1 et la production semblent réaliser le cartel dans sa forme canonique. La question du travail dans une École de psychanalyse se confronte donc également dans le dispositif particulier du cartel de passe, à ce paradoxe du passage de l'intension à l'extension et à la façon dont ces dispositifs d'École seraient ainsi censés permettre à des membres et/ou non

⁶ *Ibid*, J. Lacan, Journée des cartels d'avril 1975, *op. cit.*, p. 251. « En réalité, rien que le fait de m'être exprimé comme ça aurait dû suffire à ce que, « plus-une », on s'en aperçoive, quand même, parce qu'on ne voit pas pourquoi autrement j'aurais détaché d'un groupe ce « plus-une » qui devient une énigme. »

⁷ *Ibid*, p. 249.

membres d'une École de psychanalyse de s'interroger analytiquement sur des questions touchant au réel de leur pratique au sein de structures collectives supposées ne pas démentir le réel en jeu dans la psychanalyse.

Il m'a semblé nécessaire pour avancer sur cette question du travail dans une École de psychanalyse, de prendre au sérieux cette impression que j'ai pu ressentir lorsque, parfois, le travail en cartel a pu me donner le sentiment que la forme du cartel n'avait peut-être pas été suffisante pour réaliser analytiquement un travail en commun, tandis que certains groupes de travail, comme celui de l'atelier par exemple, ont pu me donner le sentiment contraire. Dit autrement, qu'est-ce qui nous indique que travaillant dans un dispositif de cartel, quel qu'il soit, que cette forme choisie par Lacan pour soutenir la formation de l'analyste garantirait que le travail effectué en commun pourrait relever de l'analytique ou plus précisément permettrait de s'interroger analytiquement comme relevant d'un travail en commun mené par des analystes⁸ ? Cette constitution en cartel est-elle donc non seulement une condition nécessaire mais aussi une condition suffisante pour réaliser analytiquement un travail en commun ?

Ces questions en ouvrent d'autres et je vous prierai de m'excuser pour la longueur et l'épaisseur de ce texte dont je n'ai pas su alléger les linéaments. Alors, puisqu'il s'agit de la question du travail dans une école de psychanalyse, c'est de questions en questions que je vous invite à me suivre.

Qu'est ce qui fait la différence aujourd'hui entre un travail mené en dit « groupe de travail » d'un travail en cartel, si ce n'est la forme prise par ce groupe ? Poser cette question uniquement par rapport à la dimension formelle ne suffit peut-être pas à définir le cartel comme groupe spécifique ayant pris un mode de formation particulier. C'est bien l'appel à la notion de structure de cette organisation du groupe que Lacan va venir mettre en exergue. Elle peut permettre de penser autrement le travail commun des analystes dans une École, comme les manifestations symptomatiques sont à distinguer de la structure psychique.

Par ailleurs, demande Lacan dans ces journées, qu'est-ce qui pousse les analystes à travailler ensemble alors même que leur pratique est

⁸ *Ibid*, « Il me semble qu'il y a quelque chose de spécifique à l'analyse qui pose cette question qui est toujours plus ou moins bouchée en fin de compte. Il me paraît difficile que des analystes ne se demandent pas ce que veut dire analytiquement leur travail en tant que c'est un travail en commun ; est-ce que l'analyste doit rester un isolé ? pourquoi pas ? Pratiquement, c'est ce qui se passe. », p. 246.

solitaire ? Cette interrogation est alors reformulée par Melman ainsi : « Qu'est ce qui peut faire tenir ensemble des analystes dans un groupe de travail⁹ ? » ; ce qui revient au-delà à poser la question de ce qui peut faire tenir le travail en commun des analystes dans une école dite de psychanalyse¹⁰.

Le détour par des lectures sur la théorie des groupes sociaux indique qu'une simple réponse à ce qui pousse à un travail commun peut être de dire qu'il est éprouvé et prouvé que le travail de tout groupe, cartel ou non, est plus efficace que celui d'un sujet seul pour travailler. Lacan note cependant que la petite taille du groupe est essentielle à son fonctionnement¹¹. En effet, une certaine taille confronte le groupe à ce qui est connu en théorie des groupes sociaux comme point d'effondrement du groupe¹², ce qu'il s'agit d'éviter.

Par ailleurs, un intervenant aux journées de 1975, Philippe Girard, vient souligner¹³ que le cartel serait une tentative pour éviter deux types de groupement à savoir d'une part une figure totalitaire avec les phénomènes d'identification et d'autre part la figure du libéralisme, la psychologie de masse et le glissement vers « une république des égo » qu'il qualifie d'« égalité fictive ».

Il est en effet connu qu'un groupe peut être consistant suivant deux modes d'organisation, une structure verticale analysée par Freud dans *la Massenpsychologie* comme identifiée à un *Führer* - guide - où l'identification à la personne et l'amour de celui-ci, comme la haine de l'autre étranger au groupe, viendront faire tenir le groupe. L'autre mode est une organisation promue par Bion sur un mode horizontal, centrée sur la tâche, l'objet de travail venant réunir les participants du groupe. Ce dernier mode d'organisation convient plus particulièrement aux petits groupes et son idéal est celui d'un groupe sans chefferie. Faire tenir le groupe en passerait donc par se passer d'une chefferie en son sein si l'on veut s'inscrire dans un mode de fonctionnement horizontal et non pyramidal.

⁹ *Ibid*, Lacan, Journée des cartels d'avril 1975, *op. cit.*, p. 246.

¹⁰ Je renvoie sur ce point aux nombreux travaux de Christian Centner édités dans les carnets de l'EpSF.

¹¹ J. Lacan, Journée des cartels d'avril 1975, *op. cit.*, p. 229.

¹² *Ibid*, « L'entreprise d'un groupe très large comporte en soi-même des limitations telles, c'est ce que je pense tout au moins, qu'il n'y a pas grand-chose à en attendre pour un progrès réel sur les effets de l'analyse », p. 229.

¹³ *Ibid*, pp 238-239.

Pourtant, Lacan souligne dans ces échanges que tout groupe quelle que soit sa structure « s'organise naturellement autour d'un leader¹⁴ ». Avec l'invention du cartel, qui détache une personne du groupe par la fonction du « plus-un », il souligne donc que dans tout groupe, cartel ou non, ce leader « est toujours présent, mais toujours méconnu » et « que des analystes pourraient s'apercevoir que dans un groupe, il y a toujours un « plus un » et régler leur attention là-dessus¹⁵ ».

Cependant, il ne s'agit pas seulement pour lui d'attirer l'attention sur un point particulier du groupe mais d'introduire surtout cette « chose » qu'il a écrite¹⁶ et dont « bien sûr personne ne s'est aperçu parce qu'elle n'est qu'un grafouillage¹⁷ ». C'est donc bien à ce « grafouillage » qu'il s'agirait de s'intéresser en place publique au-delà de la levée de la méconnaissance du groupe sur la fonction leader qui l'habite.

Ainsi le « plus une », « grafouillage X+1 », vient non seulement pour Lacan comme une écriture afin de faire en sorte que les analystes règlent leur attention sur ce point qui, fait tenir tout groupe au-delà du 3, et jusqu'à 6, mais il ajoute également qu'une « chose n'existe, ne commence à jouer qu'à partir du moment où elle est bel et bien par quelqu'un nommée¹⁸ » soit le +1 qui va porter l'inscription du cartel en tant que tel auprès de l'École.

Avec le cartel, Lacan invite donc son auditoire à porter attention à la fonction de l'écriture et de la nomination dans le travail mené par des analystes quand ils viennent à travailler en commun, et ce dans tout groupe. Serait-ce uniquement dans le cartel par la grâce de l'écriture du +1 que vient à s'introduire un trouage de l'imaginaire du groupe (détachement de la plus une personne) par le symbolique (écriture +1), modifiant de fait l'accès au réel en jeu dans le travail du cartel, ou ce nouage existe-t-il aussi dans un travail de groupe n'ayant pas pris forme de cartel ? Le ternaire du réel, de l'imaginaire et du symbolique apparaît donc dans les échanges des

¹⁴ *Ibid*, p. 230.

¹⁵ *Ibid*, « Rien que le fait de m'être exprimé comme ça aurait dû suffire à ce que, « plus une » on s'en aperçoive, quand même, parce qu'on ne voit pas pourquoi autrement j'aurais détaché d'un groupe ce « plus une » qui devient une énigme. Mais enfin j'ai cru devoir le souligner pour qu'on s'y arrête simplement. », pp. 226, 251.

¹⁶ *Ibid*, p. 228.

¹⁷ *Ibid*.

¹⁸ *Ibid*, p. 266.

journées de 1975 sur le travail de groupe comme surgissement du trois¹⁹ à partir de la fonction du plus un.

Poursuivons le questionnement : s'il s'agit comme le souligne Lacan pour les analystes de se demander ce que veut dire analytiquement leur travail en tant que c'est un travail en commun, ne serait-il pas nécessaire de porter attention à ce qui viendrait faire tenir, comme Un, tout groupe dans un travail en comm-un ? Ainsi Lacan en vient à en passer par la question du tenir²⁰, de ce qui fait, comme le disait Melman, « tenir ensemble des analystes dans un groupe de travail²¹ » et qui vient à s'incarner dans la +1 personne.

Concernant cette question du « tenir » du groupe, il la renvoie ici à ce qui « commence très tôt²² » dans la vie de tout sujet. Il m'a semblé que cette référence temporelle pouvait être lue par rapport à ce qui vient comme inaugural dans la vie des sujets : ainsi, comment faire tenir un groupe comme tiennent réel, imaginaire et symbolique, comme le 3 de l'Œdipe pour l'enfant ? Le un dont il s'agit dans le travail en commun d'analystes est donc un Un trinitaire, brin d'écriture, pas sans l'imaginaire, dont chacun a à répondre effectivement²³. La question du tenir soulignée par Lacan dans la constitution du Cartel concerne donc le cœur de la pratique de l'analyste comme l'évoquait Christian Centner dans son séminaire, mais aussi celle du tenir d'une École de psychanalyse comme le soulignait Solal Rabinovitch dans son texte *Une école comment ça s'écrit (groupe École et*

¹⁹ *Ibid*, « Nous avons quand même suggéré que cette personne, qui est en quelque sorte l'écho du groupe, existe dans tout fonctionnement de groupe, à ceci près que personne n'y pense, et qu'il conviendrait que les analystes ne la méconnaissent pas, parce qu'il apparaît bien que cela commence très tôt. *Tres faciunt ecclesiam* dit la sagesse des nations, et cela va loin ; pourquoi est-ce qu'il y a ce surgissement du trois ? », p. 230.

²⁰ On renvoie là encore aux travaux de Christian Centner sur ces questions.

²¹ J. Lacan, Journée des cartels d'avril 1975, *op. cit.*, p. 246.

²² Cf note 17.

²³ D. Sibony, Journée des cartels d'avril 1975, *op. cit.*, p. 254 : « Je dirai que ce plus-un [...] c'est un brin d'écriture. [...] Le Un qui serait en reste ou en rade, en reste c'est-à-dire au plus proche du point où le réel va s'insinuer dans le groupe. »

J. Lacan : « C'est de ça en fin de compte dont il s'agit. Il s'agit que chacun s'imagine être responsable du groupe, avoir comme tel, comme lui, à en répondre. [...] Il ne s'imagine pas à tort, en plus, puisqu'en fait, ce qui fait nœud borroméen est soumis à cette condition que chacun soit effectivement, et pas simplement imaginativement, ce qui tient tout le groupe. »

Topologie)²⁴. Ainsi, poser la question de ce qui fait tenir ensemble des analystes dans un groupe de travail vient à poser la question du réel en jeu dans le travail d'un groupe dont la pratique est analytique.

Faire tenir ensemble des éléments, c'est aussi avoir un rôle nouant. Lacan interroge dès le début des journées de 1975 ce qui peut avoir, dans un cartel, ce rôle nouant²⁵. Est-ce l'expérience clinique commune²⁶ ? Est-ce que c'est le +1 présent ou absent du groupe, etc. ? Il fait alors le lien avec ce qu'il a « [...] anticipé (avec le +1) sur quelque chose qu'il essaie d'articuler sous la forme du nœud borroméen²⁷ ». Il souligne que le X+1 c'est très précisément ce qui définit le nœud borroméen à partir de ce que c'est à retirer cet 1 qui dans le nœud borroméen est quelconque, qu'on obtient l'individualisation complète²⁸.

Ainsi, si on considère que « tenir » pour un groupe de travail, c'est tenir non pas comme Un unifiant, mais comme Un trinitaire, c'est donc bien à le suivre dans le passage d'une écriture des mathèmes (X+1) à la figure trinitaire du nœud borroméen que Lacan nous invite de fait et ainsi à porter attention non plus au plus + 1 lui-même mais aux propriétés du nœud borroméen comme désormais support de l'attention, pour veiller à continuer de s'interroger analytiquement dans un travail en commun entre analystes.

Le mode de tenir pour un nœud borroméen se vérifie quand à couper l'un quelconque des ronds l'ensemble immédiatement se défait. Cette propriété topologique indique non seulement que si un seul se retranche, c'est le nœud qui se défait, mais elle implique aussi que chaque rond a une importance équivalente. Le tenir du nœud tient donc au fait qu'il y a hétérogénéité et équivalence entre les ronds²⁹, équivalence qui n'est pas égalité. Chaque rond est donc équivalent au regard du « tenir » du nœud, de son réel.

²⁴ S. Rabinovitch, *Une école comment ça s'écrit* (inédit), diffusé au titre du groupe École et Topologie à l'EpSF.

²⁵ *Ibid.*, pp. 254, 222.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *Ibid.*, p. 220.

²⁸ *Ibid.*, « Le X+1 c'est très précisément ce qui définit le nœud borroméen, à partir de ceci que c'est à retirer cet 1 qui dans le nœud borroméen est quelconque, qu'on en obtient l'individualisation complète, c'est-à-dire que de ce qui reste – à savoir du X en question – il n'y a plus que de l'un par un. »

²⁹ Il n'y a pas de rapport entre eux. C'est parce qu'il y a équivalence qu'il n'y a pas de rapport. Cf note 35.

MAIS, qu'est-ce que ça peut vouloir dire l'équivalence des ronds au regard du travail effectué dans un groupe de travail, qu'il soit sous forme de cartel ou non ?!! Serait-ce que chaque un, participant à un tel groupe, porterait une parole dont la valeur serait équivalente à celle d'un autre au regard du réel en jeu dans l'expérience des praticiens ? Le un égalitaire compteur de voix n'est pas ici convoqué mais bien la singularité³⁰ qui vaut pour tout un groupe comme pour l'une de ces parties, telle la feuille pour l'arbre. Il n'est pas besoin de compter les feuilles d'un arbre pour le qualifier d'arbre au-delà d'un certain nombre de feuilles prédéterminé, il en faut et suffit d'au moins une pour que l'on sache que c'est un arbre.

Pour le cartel, Lacan indiquera que cela suppose également pour ses membres que chacun « s'imagine être responsable du groupe, avoir comme tel, comme lui, à en répondre³¹ ». Cet « imagine » ne se fait pas à tort dit-il, puisque ce « qui fait nœud borroméen est soumis à cette condition que chacun soit effectivement et pas simplement imaginativement ce qui tient tout le groupe³² ».

Lacan insiste alors sur le fait qu'« il s'agit de montrer jusqu'à quel point c'est réel³³ », à savoir que ce réel qui tient (à ceci que le fait qu'on en rompe un suffise à libérer tous les autres), ça a des limites à explorer :

« Ça a quand même des limites qu'il s'agit d'explorer, parce qu'il y a des choses qui peuvent donner toute l'apparence d'un nœud borroméen et quand même ne pas ex-ister comme telles, c'est à dire où la rupture d'une boucle n'entraîne pas la dissolution de tout le reste, le détachement de tout le reste un par un³⁴. »

Cet avertissement, cette attention à la limite à explorer dans ce qui vient faire tenir le nœud, et donc le groupe pour permettre à des analystes de s'interroger analytiquement sur les limites dans un travail en commun, cela peut aussi bien résonner à rebours du borroméen dans l'expérience des cartels, y compris dans celle des cartels de passe.

La remarque de Lacan nous invite donc à avancer que si il y a une nécessité de se constituer en un groupe (tel le cartel), dont la forme permettrait la levée de la méconnaissance sur la fonction du leader, c'est l'introduction de l'écriture et du nom, et le passage d'une conception

³⁰ Voir la « folie » d'un groupe.

³¹ J. Lacan, Journée des cartels d'avril 1975, *op. cit.*, page 254.

³² *Ibid.*

³³ *Ibid.*

³⁴ *Ibid.*

unitaire du Un à une conception trinitaire qui seraient les conditions nécessaires pour s'interroger analytiquement dans un travail en commun entre analystes. Cette forme « cartel », comme apparence du groupe, n'est pas suffisante pour dire qu'existe comme telle une structure borroméenne du groupe et seule l'épreuve de son fonctionnement effectif permettra de faire l'expérience de la tenue de cette structure.

Ce n'est pas parce qu'un groupe a apparence de cartel qu'il peut venir à fonctionner comme tel, c'est évident, et pourtant cette évidence-là m'a semblé devoir être questionnée..., de même, ce n'est pas parce qu'un montage institutionnel d'école a apparence de nouage borroméen qu'il en vient à exister comme tel en structure.

Ainsi, par exemple aux Forums du Champ lacanien concernant les cartels de passe, Jacques Adam souligne dans son texte « L'opération Cartel, que « dans le travail d'École, le souci de la nomination de l'AE par la passe a en quelque sorte supplanté l'accent à mettre sur le trait de responsabilité de chaque-Un du cartel³⁵ ». Il évoque par ailleurs à cette occasion la distinction entre jury et cartel de passe. On peut alors se demander ce qui peut permettre à un cartel de passe qui a donc forme de cartel, de savoir s'il en vient à fonctionner effectivement comme cartel ou comme jury, c'est-à-dire suivant une structure borroméenne réelle ou apparente ?

À suivre Lacan, dans le cas d'un mode de nouage autre que borroméen, la rupture d'un rond n'entraînerait pas la dissolution de tout le reste. Cela pourrait constituer un mode de repérage de la structure à l'œuvre.

MAIS comment cela pourrait-il s'illustrer dans le travail d'un cartel et au-delà pour tout groupe de travail désirant s'interroger analytiquement dans un travail en commun avec des analystes ? !

Par exemple, pourrait-on avancer qu'à partir du moment où la rupture imaginaire, réelle ou symbolique de l'équivalence borroméenne du cartel au regard du travail effectué dans celui-ci n'entraînerait pas la dissolution du cartel, on pourrait considérer que l'on ne se trouverait plus dans un nouage borroméen effectif (cartel) mais dans un groupe classique ayant seule apparence de cartel où le traitement des effets de leader et donc de pouvoir impliquerait un autre rapport au savoir que celui auquel ouvre l'énigmatique +1 ? Ceci pourrait venir à se produire éventuellement suite à

³⁵ Jacques Adam, *L'opération Cartel*, Revue internationale du champ lacanien, 11/2010, n° 4, page 3.

une dérive imaginaire par exemple si un membre du cartel en viendrait à supposer à un autre un savoir supérieur et invalider ainsi son propre savoir inconscient, ou lorsqu'un membre méconnaissant la fonction du plus-un viendrait faire montre d'un certain pouvoir dans l'orientation du travail tel le leader d'un groupe pyramidal ; un mode de rupture réelle pourrait-il consister en la disparition réelle de l'un des membres (décès ou départ) ? Enfin une rupture symbolique pourrait-elle être produite par une modification du montage du dispositif d'école pouvant induire par exemple pour les cartels de passe une rupture de la condition d'équivalence dans leur constitution et ce, à l'insu même des participants des groupes de travail, ou cartels, voire de l'École même ?

Ainsi, si un groupe constitué sous forme de cartel avec un +1 a les caractéristiques formelles nécessaires requises pour s'apparenter à un cartel, son fonctionnement mettra à l'épreuve le réel même de sa structure. Lorsque dans le fonctionnement de tout groupe, qu'il soit cartel ou groupe de travail, on en viendrait à renoncer à l'équivalence des ronds soit à la prise en compte du dire de chacun du dit groupe prenant appui du pouvoir créateur de la parole, au profit d'un fonctionnement des égaux/égos, ne serait-ce pas alors situer d'emblée ce travail en commun d'analystes hors du champ permettant cette saisie du réel en jeu dans notre pratique ? Dans ce cas, la possibilité d'une lecture en commun de ce qui s'écrit dans ce qui se dit dans ce qui s'entend dans le travail d'un cartel de passe serait-elle encore possible, et a fortiori la possibilité même d'une nomination existerait-elle encore ? Enfin, si nomination il y avait à quel type de nomination (du réel, de l'imaginaire ou du symbolique ?) serions-nous alors confrontés ?

Par ailleurs, une autre propriété qui va de pair avec l'équivalence est mise en jeu dans le nœud borroméen. C'est l'hétérogénéité entre les ronds.

MAIS qu'est-ce que peut vouloir dire l'hétérogénéité du borroméen relativement à nos groupes de travail, dispositifs, et autres lieux de travail dans l'École ?

Il me semble que si le borroméen est mise en jeu d'une écriture, au niveau des groupes, dispositifs, instances de travail et montage institutionnel de l'École où l'on vient à s'interroger analytiquement dans un travail en commun entre analystes, cela peut signifier que comme toute écriture, cela suppose des discontinuités, des blancs, des silences entre ces différents lieux d'École, les liens et articulations résultant alors de ces ponctuations. Or, parfois la parole circulant de la bouche démasquée à

l'oreille non close, d'un lieu à l'autre, tel un virus venant faire rapport entre les uns et les autres, peut venir à détruire le lien analytique qui ne consiste que de la structure même, du nœud mental, de l'Œdipe et donc du respect de l'interdit à dire le sexuel à au moins une personne. L'hétérogénéité et l'équivalence³⁶ sont donc les conditions borroméennes permettant dans un travail en commun entre analystes de se situer dans le champ du non-rapport sexuel quand ils s'interrogent analytiquement.

Pour conclure, partant de la lecture des Lettres à l'EFP d'avril 1975 sur la journée des cartels, leur étonnante actualité aura suscité ces dernières questions :

Cette énigme de l'écriture du +1 est elle aussi efficiente aujourd'hui que lorsque Lacan l'a inventée en écho au discours de son temps ? Y croyons-nous encore aujourd'hui à ce trouage du +1 ou bien cette autre écriture du borroméen nous permet-elle désormais de nous en passer à condition de nous en servir ? L'appel à la constitution de cartels peut parfois laisser un doute sur ce point alors que le travail commun des analystes se poursuit en groupes de travail, cartels, laboratoire de pratique analytique, passe, montage institutionnel, etc.) mettant en jeu, à l'insu des groupes qui s'en constituent, les propriétés d'hétérogénéité et d'équivalence, dont les limites sont mises à l'épreuve des fonctionnements et dysfonctionnements de ces nouages qui restent à explorer.

En effet, il n'y a pas que des ruptures d'équivalence, il y a aussi en mathématique des domaines d'équivalence, des variations possibles. La question fantaisiste, peut-être, m'est venue de la nécessité ou non d'un autre signifiant, d'une autre écriture qui serait à inventer aujourd'hui pour nous permettre d'explorer cette limite entre apparence et ex-istence du nœud borroméen. Comment écrire ce mouvement, ce geste et la trace de ce qui se noue, se dénoue, se déforme d'une oreille à l'autre du « Nœud Bo » parfois jusqu'à la rupture ou la transformation entre dimension 3 et dimension 2 pas sans le temps ?

Pour finir, j'évoquerai dans un détour quelques éclats et résonances venant d'un chercheur ne se disant ni analyste ni analysant, mais lecteur de Freud et de Lacan, historien d'art et philosophe, Georges Didi-Huberman

³⁶ J. Lacan, *Le Sinthome*, leçon du 17/02/1976 : « Il n'est pas, après ce que j'ai frayé autour du rapport sexuel, il n'est pas difficile de suggérer que, quand il y a équivalence, c'est bien en cela qu'il n'y a pas de rapport. »

qui, le 05/02/2020, est venu parler à Sainte-Anne à et avec des analystes. Il y a proposé, si ce n'est une nouvelle écriture, du moins un signifiant nouveau, aux analystes de diverses écoles rassemblés en nombre pour l'entendre par l'Institut Hospitalier de Psychanalyse.

Ce soir-là, Didi-Huberman refuse de répondre à une question de Françoise Gorog concernant Paule Thévenin, celle qui fut un temps la compagne d'Artaud, dont l'œuvre aura été évoquée longuement lors de son intervention. Il indique alors qu'il ne parle jamais des personnes, mais uniquement des œuvres. Il dit : « C'est tellement mieux quand on ne connaît pas les gens, seulement l'œuvre. »

À suivre Didi-Huberman il m'a semblé entendre comme un écho de ce que serait le travail dans une école de psychanalyse ; il souligne : « Si la psychanalyse est encore à penser, elle est à penser par rapport à un passage par l'étranger. »

Il nous invite à suivre son travail de lecteur, de Freud, de Lacan, comme Derrida fut lecteur attentif d'autrui, sans hésiter à passer par les mots des autres champs de savoir lorsque le discours se clôt sur lui-même. Il nous invite à suivre Freud, qui jamais ne triche, et dit-il « laisse ouvert le corps étranger ».

Il rappelle qu'il ne sert à rien de répondre aux attaques faites contre la psychanalyse, comme il ne répond pas à celles faites contre les personnes, et invite à l'invention, une invention passant par l'étranger auquel il s'agit d'ouvrir les portes.

Il le dit dans le titre d'un de ses ouvrages : il s'agit de passer, *Passer quoi qu'il en coûte*³⁷.

Lors de cette intervention, Didi-Huberman va proposer aux analystes un signifiant nouveau pour eux : le subjectile, terme usité dans l'histoire de l'art³⁸, terme technique mais qu'il rapporte là à un espace-temps qu'il explore du jet au geste et propose comme « dialectique entre une surface visible, et un geste corporel avec sa profondeur fantasmatique ».

Entre dimension 2 et dimension 3, le subjectile vient comme un « champ de turbulence, de tension, ni arrivée, ni départ – entre – qui a à voir avec une économie du symptôme, un émouvoir de la surface », entrelacs où l'être ému se conjoint à l'être émouvant, où cesse de s'opposer

³⁷ Georges Didi-Hübermann Niki Giannari, *Passer quoi qu'il en coûte*, Éditions de Minuit, 2017.

³⁸ Cf titre « Forcener le subjectile », in *Artaud – Dessins et portraits*, de J. Derrida et Paule Thévenin.

voie active et passive. Ce champ du subjectile le nœud suffit-il à l'écrire fût-il borroméen ?

Lors de cette intervention, Georges Didi-Huberman introduira son propos en disant qu'il vient là partager un « tout début » de travail à « l'état naissant, recommençant ».

Paris, février 2020 – 17 novembre 2020